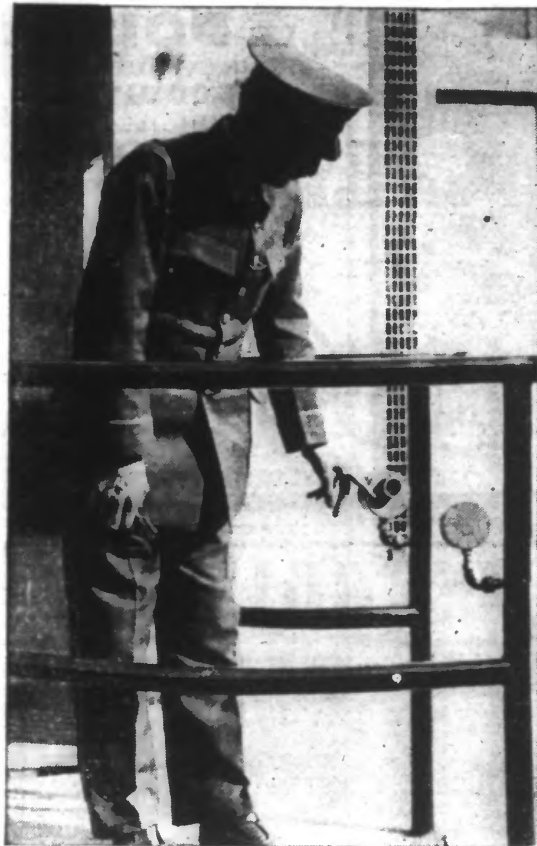


L'actualité illustrée



Les cellules photoélectriques qui, à chaque guichet, contrôlent le nombre des entrées à l'Exposition.



L'un des cinq journalistes admis à assister au mariage du duc de Windsor n'a pas pris le temps d'enlever son haut-de-forme, dans la hâte de noter ses impressions.



Le curieux aspect d'une rue de Tokio pendant la récente campagne électorale japonaise.



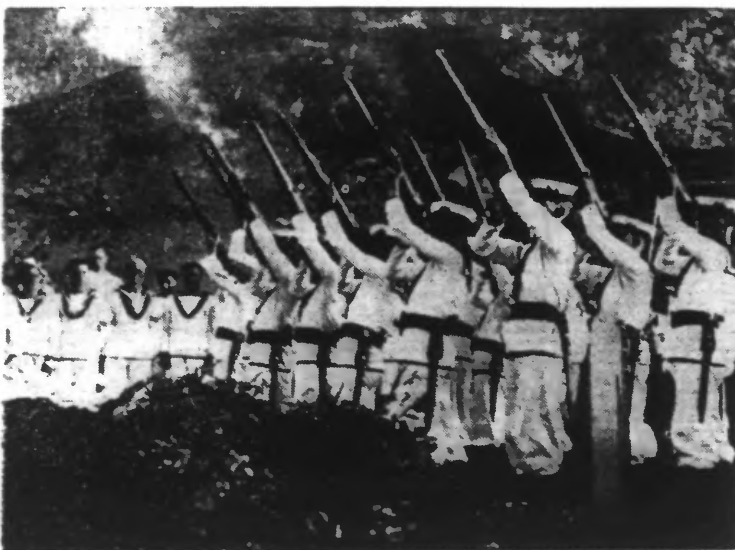
Dix-huit voiliers ont participé récemment à une course sur la Tamise.



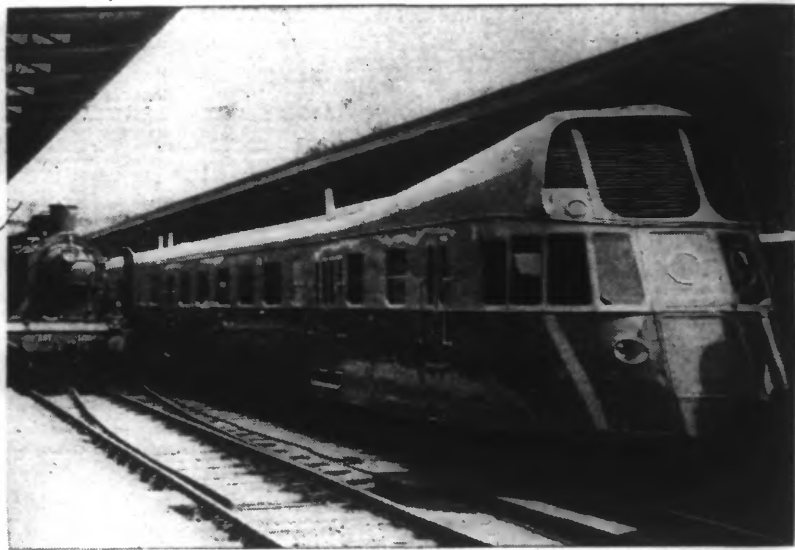
Le château historique de Beaufort, dans l'Inverness-Shire, a été presque entièrement détruit par un incendie. Les collections rares qu'il renfermait ont été anéanties.



Rentrant en avion de sa villa du Zoute, le roi des Belges serre la main de son pilote, à son arrivée sur l'aérodrome d'Evere.



Une garde d'honneur de marins anglais tire la salve réglementaire aux obsèques, à Gibraltar, des vingt-cinq victimes du cuirassé allemand « Deutschland ».



Un nouvel autorail aérodynamique actionné par deux moteurs Diesel et comportant 110 places assises, va être mis en service.

* Feuilleton du « Journal de Roubaix » du lundi 7 juin 1937. — N° 47.

L'ILE des hommes de fer

par Lucien Prioly.

Il faut vous dire que, au cours de ma carrière de professeur, carrière longue et honorable, je m'étais livré à de nombreuses expériences dont la dernière en date m'avait permis de découvrir un agent catalytique nouveau.

Yves-Marie Le Marec réprima un sursaut de joie. Gottfried von Kreuznach arrivait enfin à ce qu'il voulait lui faire dire.

— Un agent catalytique ? répéta-t-il d'un air étonné.

— Oui, monsieur, un agent catalytique nouveau, c'est-à-dire un agent exerçant une action sur la composition de certains corps, sans être lui-même modifié par eux.

— Et qu'était ce catalyseur ?

— Nul autre que moi au monde ne le sait et ne le saura jamais.

Le jeune journaliste estima imprudent d'insister.

Claquant de l'œil à l'intention du commandant Le Houédic, il déclara simplement :

— Je ne sais pas très bien comment un tel produit pouvait vous rendre riche.

— De multiples façons, monsieur. Je n'avais que l'embaras du choix.

— Et que choisîtes-vous.

— La cocaine, monsieur.

— La cocaine !

L'exclamation, volontairement lancée par Le Marec sur un ton à la fois étonné et admiratif, sembla remplir d'orgueil le gros homme.

— Oui, répéta-t-il, de la cocaine. Puis, de la même voix qu'il devait prendre jadis, à Bonn, pour parler à ses élèves, il daigna expliquer :

« Les autres, tous les autres, extrayaient la cocaine des feuilles de coca... Et cela coûtait très cher... Et il faut beaucoup de feuilles de coca, pour obtenir un peu de cocaïne... Et cette cocaïne n'est pas un produit de qualité uniforme, en raison de phénomènes qui seraient trop longs à vous expliquer... Moi, moi seul, je puis tirer la cocaïne de l'opium... Et cela ne coûte pas cher... Et il faut peu d'opium pour obtenir beaucoup de cocaïne... Et cette cocaïne est d'une qualité identique et toujours supérieure... »

Yves-Marie Le Marec et le commandant Le Houédic commençaient à comprendre. Guérin avait entrevu la vérité. Les collègues Chasles, qui ignorait quelles trouvailles le médecin avait faites dans la grotte enfondrée, ouvrait des yeux étonnés.

Gottfried von Kreuznach semblait ne plus rien voir autour de lui. Il s'était dressé devant son siège et, le feu aux

Joues, les mains agitées de tremblements convulsifs, il parlait comme dans un cauchemar.

— Je prends de l'opium, disait-il. Une tonne. J'en tire cent kilos de morphine. De ces cent kilos de morphine, je fais cent kilos de cocaïne... Cent kilos... Pour plus de six cent mille francs... Comprenez-vous ? Non... Cela ne m'étonne pas... Seul, un savant comme moi peut comprendre cela... La morphine, c'est C. 17 H. 19 AZ. 03, la cocaïne, qui coûte deux fois plus cher, c'est C. 17 H. 21 AZ. 04. Que manque-t-il à la morphine pour qu'elle devienne de la cocaïne et qu'elle double de valeur ? H. 0... une molécule d'eau... Une simple molécule d'H₂O. La chose, disaient les savants, ces âmes venimeuses, était pratiquement impossible. Eh bien ! moi, Gottfried von Kreuznach, ex-professeur de physique et chimie à l'Université de Bonn, je l'ai faite pour que ma fille devienne riche, pour qu'elle épouse son officier... Je l'ai faite grâce à mon catalyseur... J'ai hydraté la morphine. J'ai ajouté H₂O à C. 17 H. 19 AZ. 03 et j'ai obtenu C. 17 H. 21 AZ. 04... de la cocaïne, comprenez-vous, maintenant ?... de la cocaïne... »

Epuisé par l'effort qu'il venait de fournir, le gros homme se laissa tomber sur son siège. La sueur coulait à grosses gouttes sur son front. Il haleta.

Le moment était venu d'essayer de l'interroger. Habilement, Le Marec s'y employa.

— Tout cela est remarquable, déclara-t-il, mais il est encore une chose que je ne comprends pas.

— Laquelle ?

— C'est pourquoi vous étiez dans cette île.

Gottfried von Kreuznach éclata d'un rire de répéta :

— Oui, répéta-t-il à nouveau le jeune journaliste, c'est pourquoi vous étiez ici. Longtemps encore le rire sinistre résonna dans le salon. Puis, entre deux hoquets, une phrase sortit de la bouche crispée du rieur.

— Parce que ma fille est morte, dit-il en se levant.

Et, comme foudroyé soudain, il tournoya sur lui-même et tomba, les bras en croix, à plat ventre sur le sol.

CHAPITRE XXXIV

..... et meurt.

L'île des Hommes de Fer n'était plus, à nouveau que l'île Marion, terre stérile et déserte, perdue dans l'immense océan. Seule, une tombe fraîchement creusée pour trente squelettes rappelaient le drame qui s'était déroulé sur ses flancs dénudés. Des chars meurtriers, des grottes, il ne restait plus que quelques plaques d'acier, qu'un peu de pierres et de sable. La dynamite avait tout effacé.

Estimant sa tâche accomplie, le commandant Le Houédic avait donné le signal de l'appareillage à une heure du matin. Suivi du cargo comme d'une ombre roubrunie, l'« Auroch » filait maintenant vers la France.

Accoudé à la lisse, à l'avant du navire, Yves-Marie Le Marec laissait son regard errer sur l'immensité océane qui s'ouvrait devant l'étrave avec un doux clapotis.

Gottfried von Kreuznach n'était pas mort, contrairement à ce qu'ils avaient cru. Le Houédic, Chasles et lui, en le voyant s'écraser à leurs pieds dans le salon, il n'était pas mort, mais il n'en valait guère mieux. « Syncope cardiaque » avait diagnostiqué Guérin qu'on était allé chercher dans l'île, et il avait ajouté « le cœur est usé, à bout, il va flancher pour de bon à la prochaine crise ; le bonhomme n'ira pas jusqu'à Brest. »

Que Gottfried von Kreuznach mourût, nul à bord de l'« Auroch » ne s'en souciait ; mais il ne fallait pas qu'il expirât avant d'avoir terminé son histoire... Quel étrange individu que ce Gottfried von Kreuznach ! Et quelle fructueuse industrie que celle à laquelle il se livrait sur l'île ! D'après Guérin, la cocaïne

fabriquée par l'ex-professeur de l'Université de Bonn lui revenait à un prix inférieur d'au moins deux fois à celui de la drogue obtenue par le procédé ordinaire. Peut-être en avait-il produit ainsi pour des millions... Mais pour le compte de qui travaillait-il ainsi ? Un homme issu de sa classe sociale ne pouvait matériellement avoir fondé une bande dont les membres étaient disséminés à travers le monde. Presque sûrement, donc, Gottfried von Kreuznach appartenait à une des organisations connues de trafiquants de stupéfiants... L'arrivée d'un matelot-infirmier interrompit les réflexions du jeune journaliste.

— L'homme demande à vous parler, lui dit-il.

En le voyant entrer, Yves-Marie Le Marec ne put retenir une exclamation de joie.

Si tout allait bien, il allait enfin savoir !

Quelques instants plus tard, il pénétra dans la petite cabine où le malade était couché.

En le voyant entrer, Gottfried von Kreuznach essaya de s'asseoir sur son lit ; mais l'effort était trop au-dessus de ses forces et sa tête retomba lourdement sur l'oreiller. Alors, de sa petite main potelée, toute moite déjà de la sueur des agonisants, il fit signe au nouvel arrivant de s'approcher de lui. Et, tandis que le médecin et le commandant Le Houédic, debout dans un coin de l'étroite pièce, observaient cette étrange scène, Yves-Marie Le Marec s'étrangla et demanda :

— Que voulez-vous me dire ?

— Puisque je vais mourir, murmura le moribond, puis-je je vais mourir, je veux vous conter mon histoire entière... Isolé au milieu de militaires, je me confesse à vous parce que vous êtes un civil et que vous me comprenez — vous me comprenez, je le vois, puisque vous ne souriez pas de mes dires.

A bout de souffle, Gottfried von Kreuz-

nach se tut et porta sa main à son cœur. Puis, il reprit, en faisant un visible effort pour parler :

— Lorsque ma fille, trop pauvre pour lui, fut abandonnée par l'officier qu'elle aimait, elle en conçut un si vil chagrin qu'elle en tomba malade. J'avais alors trouvé mon catalyseur. Pour que mon Hildegarde devienne riche et guérisse, j'imaginai d'utiliser ma découverte à la transformation de la morphine en cocaïne et m'abouchai avec un marchand de drogue. Mais mon ignorance était grande de la pègre et la malchance voulut que je tombasse sur un indicateur de police qui me dénonça comme trafiquant de stupéfiants. Un scandale éclata. Je fus chassé de l'Université et jeté en prison. J'y restai deux ans. Quand j'en sortis, ma fille était morte.

Sur le visage violacé du gros homme, deux larmes roulerent lentement. A nouveau, une douleur lui déchira la poitrine et l'obligea à s'arrêter de parler.

Longtemps, il resta les yeux clos, la bouche crispée, tandis que ses mains pétrissaient le drap du geste machinal et caractéristique des agonisants. Puis, Guérin lui ayant fait absorber une cuillerée de potion, il se ranima brusquement et demanda Le Marec :

— Où en étiez-vous ?

— Vous êtes sorti de prison, votre fille est morte...

— Ah ! oui !... Donc, ma fille était morte. Je restais seul, sans un sou, sans situation et déshonoré. Désespéré, je rentrai chez moi. Un inconnu m'attendait dans mon propre salon. Avant même que je fusse revenu de ma surprise, cet inconnu s'était présenté à moi comme le grand chef d'une organisation internationale de trafiquants de stupéfiants et m'avait proposé de fabriquer pour lui, avec mon procédé, de la cocaïne.

— Qui était cet homme ? Et de quelle bande s'agissait-il ?

— Il m'est impossible de répondre à la première comme à la seconde de vos questions car je l'ignore encore à l'heure

actuelle. Tout ce que j'en puis dire, c'est qu'il avait un fort accent roumain.

Une telle affirmation eût pu surprendre le commandant Le Houédic et Guérin, mais Yves-Marie Le Marec était trop au courant, professionnellement, de la question du trafic des stupéfiants pour s'en étonner.

Toutefois, pour le principe, il eût voulu observer :

— Ainsi, sans savoir à qui vous aviez affaire, vous acceptâtes la proposition qu'on vous faisait ?

— J'avais à choisir entre elle et la misère ; je n'ai pas hésité. Donc, mon visiteur me demanda si je voulais fabriquer pour lui de la cocaïne, en partant de l'opium. Sur ma réponse affirmative, il me remit un billet de mille livres sterling — ce qui représentait une jolie somme en marks — et me dit de lui préparer une étude et un devis pour la fabrication de quatre mille kilos de cocaïne par an. Quatre mille kilos de cocaïne ! Vous vous rendez compte ? Pour plus de vingt-quatre millions de francs.

Petit à petit une sorte de fièvre s'empara du malade. Il ne semblait plus souffrir maintenant. Mais peut-être était-ce l'effet du médicament que lui avait fait prendre le médecin de l'« Auroch ».

Ses auditeurs, au contraire, restaient impassibles ; les deux officiers par indifférence, le journaliste par calcul.

— Et ensuite ? questionna ce dernier.

— Trois jours plus tard, reprit Gottfried von Kreuznach, l'homme à l'accent roumain vint me retrouver. Mes officines, l'enthousiasmèrent. La cocaïne fabriquée par moi, par hydratation de la morphine, revenait à deux mille cinq cents francs le kilo ; or, ses agents la lui payaient six mille francs. D'un seul coup, grâce à moi, il devenait le maître du marché mondial de la drogue.

(A suivre.)